



Tuberculose et sensibilité chez Gide et Camus

Pierre Petit

► To cite this version:

Pierre Petit. Tuberculose et sensibilité chez Gide et Camus. Bulletin des amis d'Andre Gide., 1981, Bulletin des amis d'André Gide, IX (51), pp.279-292. hal-02428969

HAL Id: hal-02428969

<https://hal.science/hal-02428969>

Submitted on 6 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 51
JUILLET 1981
VOL. IX — XIV^e ANNÉE

ISSN 0044 - 8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

TUBERCULOSE ET SENSIBILITÉ CHEZ GIDE ET CAMUS

par
PIERRE PETIT

Les tuberculeux qui ont frappé Gide et Camus ne semblent avoir guère retenu l'attention des spécialistes. Pourtant, ce que biographes et critiques font souvent mine de considérer comme un *incident* de parcours, somme toute, assez mineur dans la vie des deux écrivains, a été ressenti par eux, en réalité, comme un véritable *accident*.

Nous voudrions donc essayer ici de construire, à partir des données biographiques et littéraires, une sorte de dossier médical des tuberculeux de Gide et de Camus ; puis tenter d'en dégager ce que cet accident a pu comporter, pour chacun, de psychologiquement traumatisant et quelles ont pu être les implications esthétiques de la maladie sur les œuvres qui lui sont rattachées.¹

*

Gide a presque vingt-quatre ans quand se manifestent, en octobre 1893, les premiers signes de sa tuberculose. Il est en route vers l'Afrique du Nord et fait un arrêt à Toulon : « Je pris froid, et, dès avant de quitter la France, commençai d'aller moins bien [...]. J'avais toujours été délicat ; au conseil de revision, deux ans de suite ajourné, réformé définitivement au troisième : "tuberculose", disait la feuille, et je ne sais si j'avais été plus réjoui de la dispense qu'effrayé par cette déclaration. De plus je savais que mon père, déjà... » (*Si le grain ne meurt*).²

¹ Sauf indication particulière, les références renvoient pour les œuvres de Gide aux volumes de la « Bibliothèque de la Pléiade » (Éd. Gallimard) : II, *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, et III, *Romans, récits et contes, œuvres lyriques* ; pour celles de Camus, au volume de la même collection intitulé *Essais*.

² II, pp. 552-3.

Son père, en effet, était mort, en 1880, d'une tuberculose intestinale consécutive, probablement, à une tuberculose pulmonaire non détectée. Gide lui-même était d'une santé fragile, physiquement maigre, sujet à des refroidissements et à des accidents bronchiques fréquents, anxieux à l'excès et affecté de troubles nerveux depuis son enfance. On peut donc avancer, sans trop de risques d'erreur, que la tuberculose d'André Gide est un «héritage» familial et qu'elle s'installe sur un terrain propice à un moment — vers la fin de l'adolescence — où l'organisme est physiquement et nerveusement affaibli.

Annoncée par une «sorte de rhume sournois» (*Si le grain ne meurt*)¹, elle se manifeste avec tous les signes cliniques habituels : le texte de *L'Immoraliste* (qui date de 1902, mais que Gide prépare au moins depuis son voyage en Afrique du Nord) évoque avec beaucoup de détails les signes cliniques de la tuberculose pulmonaire que reprendra, en 1920, *Si le grain ne meurt*, avec d'autres précisions encore. On peut même se demander si Gide n'a pas lu, comme Michel dans *L'Immoraliste*², des ouvrages médicaux spécialisés tels que le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre, qui faisait autorité pour tout ce qui est de l'analyse extérieure de la maladie. On y lit, à propos du déclenchement de la phthisie latente :

L'hémoptysie débute en général brusquement [...] ; parfois elle est provoquée par un effort insignifiant, par un bain, par une marche forcée, par une chaleur exagérée, etc... Le malade sent une titillation dans le larynx, il tousse et rejette immédiatement 50, 100 et jusqu'à 1000 grammes d'un sang rutilant, clair, spumeux et liquide.³

C'est le schéma que l'on retrouve dans *L'Immoraliste* : l'hémoptysie est déclenchée par la fatigue d'un voyage en diligence : «Je toussais et sentais au haut de la poitrine un trouble étrange»⁴ ; «Cependant je ne toussais plus, non ; je crachais [.]. Mon mouchoir fut vite hors d'usage. Déjà j'en avais plein les doigts [...]. Les crachats que je ne retins plus vinrent avec plus d'abondance [...]. Soudain je me sentis très faible ; tout se mit à tourner et je crus que j'allais me trouver mal».⁵ Vertige qui signale que le malade a perdu beaucoup de sang. En effet, quelques lignes plus bas, Gide ajoute : «quand je sortis mon mouchoir, je vis avec stupeur qu'il était plein de sang [...]. J'en étais tout taché ; j'en voyais partout à présent ; mes doigts surtout...».⁶ Lors d'une nouvelle hémoptysie, Michel nous apprend qu'il s'agit bien du type de sang habituel à une première crise : «ce n'était plus du sang clair, comme lors des premiers crachements...».⁷

1 II, p. 553.

2 III, p. 383.

3 1887, vol. 24, p. 713.

4 III, pp. 376-7.

5 III, p. 378.

6 *Ibid.*

7 III, p. 383.

En ce qui concerne *Si le grain ne meurt*, la relation est nettement moins dramatisée que dans la version romancée ; elle est ramenée à la juste mesure de l'atteinte subie réellement par l'écrivain ; on y trouve en effet :

— *la fatigue excessive* : « Mal remis de mon indisposition de Toulon, la fatigue [...] avait entretenu mon malaise » ¹ ; « je fis les cent pas quelque temps, il me semblait que j'étais mort, que je flottais sans plus de poids ni de substance, un rêve, un souvenir [...], j'allais me résorber dans l'air nocturne » ² ;

— *l'essoufflement et l'oppression pectorale* : « je respirais si péniblement et commençais de me sentir si gêné » ³ ; « cet "éventail du cœur", comme Athman appelait les poumons, rechignait au service, et je ne respirais qu'à grands efforts » ⁴ ; « j'avais fait venir d'Alger un assez bon piano, mais m'essoufflais à remonter la moindre gamme » ⁵ ;

— *l'extrême sensibilité au chaud et au froid* : « Sans cesse je devais prendre des précautions, m'inquiéter si je n'étais pas trop couvert, ou trop peu » ⁶ ; « souffrant incessamment du froid, du chaud... » ⁷ ;

— *les sueurs et les fièvres* : « je transpirai si abondamment que les draps de la couchette me collaient au corps » ⁸ ; « chaque soir et chaque matin j'étais pris d'un accès de fièvre » ⁹.

Cette dernière citation mérite attention. Il n'y a, bien sûr, aucun doute que Gide a été victime d'un accès de tuberculose, mais le doute subsiste quant à la phase de guérison de la maladie (comme l'avait déjà diagnostiqué le Professeur Jean Delay) ; s'il y a eu des lésions au niveau des poumons — ce que semble prouver l'hémoptysie —, elles sont dominées par une congestion pulmonaire qui est elle-même compliquée de troubles nerveux. Et c'est vraisemblablement la congestion qui provoque cet « accès de fièvre » *du matin*, inhabituel chez le tuberculeux.

Le traitement que lui administrera le médecin de Biskra est en effet destiné à arrêter la congestion, et non pas à combattre une tuberculose en voie de régression : « Paul avait été chercher le docteur D., qui apporta son thermocautère et commença de s'en servir aussitôt ; puis revint de deux en deux jours. A ce régime de pointes de feu, qu'on arrosait de térébenthine, alternativement sur la poitrine et sur le dos, la congestion, au bout d'un demi-mois, consentit à se localiser... » ¹⁰.

Par la suite, vers la fin de la convalescence, le docteur Andreac, spécialiste

¹ II, p. 556.

² II, p. 558.

³ II, p. 559.

⁴ II, p. 563.

⁵ *Ibid.*

⁶ II, p. 556.

⁷ II, p. 571.

⁸ II, p. 554.

⁹ II, p. 563.

¹⁰ *Ibid.*

que Gide est allé consulter à Genève, lui confirmera que sa maladie est, en grande partie, d'origine nerveuse.¹ Le traitement à base d'hydrothérapie qu'il fera suivre à son patient rétablira Gide, montrant par là même que l'attaque de tuberculose avait été plutôt mineure. D'ailleurs, les séquelles ne seront pas graves : l'écrivain conservera une grande fragilité pulmonaire et bronchique, ainsi que sa sensibilité au froid ; mais la tuberculose, elle, ne récidivera pas.

*

Quant à la tuberculose de Camus, elle est très différente de celle de Gide.

Camus a toujours été terriblement avare de renseignements sur sa vie privée ; par conséquent, on sait assez peu de choses sur sa jeunesse. La date même de sa première attaque de tuberculose a longtemps fait l'objet de controverses : son frère Lucien prétendait qu'il avait été terrassé en mai 1930 ; lui-même parlait du mois de décembre.²

Herbert R. Lottman, pour sa biographie de Camus parue en 1978, a découvert un document qui date avec assez de précision l'attaque de tuberculose subie par l'écrivain : *Le Rua*, petit journal hebdomadaire du Racing Universitaire Algérois, fait mention, le 20 janvier 1931, de la maladie de Camus en ces termes : «Souhaitons un prompt rétablissement à nos camarades Camus et Purchet, malades tous deux, mais heureusement en voie de guérison.»³ Ainsi on peut donc situer à décembre 1930 ou au début de janvier 1931 l'attaque du jeune Camus.

On s'est parfois plu à présenter ce jeune homme (à la fin de l'année 1930, Camus a dix-sept ans, et se trouve en classe de philosophie au Lycée d'Alger) comme un formidable athlète pratiquant la natation et le football ; il décrit lui-même ainsi sa journée de lycéen, à Carl Viggiani qui lui avait demandé de répondre par écrit à un questionnaire sur sa biographie : «Douze heures de lycée, le sport (football et natation) le jeudi et le dimanche».⁴ Mais rien ne permet d'affirmer qu'il ait eu une carrure athlétique : à notre connaissance, il ne l'a personnellement jamais dit, et cela rendrait moins probable — quoique ce ne soit pas du tout impossible — une attaque de tuberculose aussi soudaine.

¹ II, p. 573.

² Carl A. Viggiani, «Notes pour le futur biographe d'Albert Camus», *Revue des Lettres Modernes*, n° 170-174, 1968, *Albert Camus* 1, pp. 200-18, question-réponse n° 54, p. 209.

³ Texte communiqué très aimablement par Herbert R. Lottman.

⁴ *Op. cit.*, réponse n° 63, p. 210.

D'ailleurs, la photographie ¹ que nous avons de Camus en 1927, comme gardien de buts accroupi au premier rang de son équipe, ne nous donne pas l'impression qu'il s'agit là d'un athlète : c'est plutôt la passion qu'il portait au football qui a faussé la vision des biographes et des critiques, au point de faire croire à un sportif solidement bâti.

Disons, pour remettre les choses à leur juste place, qu'il était assez fort pour son âge, mais un peu chétif par rapport aux grands de l'équipe ; et c'est d'ailleurs probablement en raison de ce handicap qu'il avait été relégué au poste de gardien de buts.

Le milieu dans lequel il vit, en dehors du lycée, a beaucoup contribué à l'installation de la maladie : à Alger, il habite avec sa mère et sa grand-mère maternelle un quartier très pauvre — Belcourt — dans des conditions très précaires ; ils vivaient, selon lui, « dans la gêne » et « manquaient de presque tout ». ²

Dans ses premiers textes publiés, Camus essaie de dissimuler les conditions réelles dans lesquelles il a dû vivre ; mais, sous le couvert de la narration romancée, dans un des textes de *L'Envers et l'endroit* rédigé entre 1935 et 1936, il évoque son enfance sur un ton bien plus dramatique : « Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés [...]. Ses jambes conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l'horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d'escalier. Et c'était à cause des cafards. » ³ D'autre part, dans un manuscrit destiné à *La Mort heureuse*, qui a été rédigé entre 1936 et 1938, il parle, à nouveau sous une forme romancée, de son « retour à la maison, dans une atmosphère sale et pauvre, repoussante ». ⁴

Ce n'est que dix ans plus tard qu'il remplacera le mot « pauvreté » par le seul terme qui convienne vraiment : *la misère*. Dans un article de *Caliban*, il répond à Emmanuel d'Astier de la Vigerie de la manière suivante : « je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai : je l'ai apprise dans la misère. Mais la plupart d'entre vous ne savent pas ce que ce mot veut dire. Et je parle justement au nom de ceux qui ont partagé cette misère avec moi »... ⁵ Puis, dans

¹ Cf. Morvan Lebesque, *Camus par lui-même*, Ed. du Seuil, 1963, p. 17.

² « Préface » (écrite en 1954) de *L'Envers et l'endroit*, p. 6.

³ « Entre oui et non », p. 24.

⁴ *La Mort heureuse*, éd. Sarocchi, *Cahiers Albert Camus 1*, Gallimard, 1971, note p. 219.

⁵ *Actuelles I*, « Deux réponses à Emmanuel d'Astier de la Vigerie », p. 357, repris de *Caliban*, n° 16, 1948.

la préface de *L'Envers et l'endroit* : « je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout ». ¹

En dehors de la maison, Camus n'était pas mieux favorisé, comme le montre sa lettre du 30 octobre 1953 à René Char : « J'ai grandi dans les rues poussiéreuses, sur les plages sales. Nous nagions et, un peu plus loin, c'était la mer pure ».

Il faut avouer que ce n'est tout de même pas le milieu idéal pour un adolescent, d'autant plus qu'il est soit livré à lui-même, soit durement traité par sa grand'mère ; voici ce qu'il répond à Viggiani sur ce dernier point :

« Votre mère faisait des ménages. Qui s'occupait de vous pendant la journée ?

« — Ma grand'mère. Et rudement [...]. La vie était dure, ma mère fatiguée [...]. Ma grand'mère m'élevait assez brutalement. » ²

Il précise, toujours sous le camouflage de l'essai romanesque, la méthode employée par cette femme énergique : « Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : "Ne frappe pas sur la tête". Parce que ce sont ses enfants, elle les aime bien. » ³

Ainsi, fragilité physique, conditions hygiéniques douteuses, éducation dure sont autant d'éléments qui prédisposent l'adolescent Camus à l'infection tuberculeuse, ou du moins qui lui préparent le terrain.

Comme c'est souvent le cas chez les adolescents, la maladie est directement déclenchée par un surmenage intellectuel (Camus prépare son second baccalauréat) et physique (il se passionne pour le sport), ainsi que, à un moindre degré, par un ensoleillement immodéré. Camus reconnaît ces causes dans sa déclaration écrite à Viggiani : « Excès de sport. Fatigue. Excès d'exposition au soleil. Hémoptysies. » ⁴

Le professeur Jacques Delarue, dans son petit ouvrage sur *La Tuberculose*, écrit à ce propos : « On imagine aisément, par exemple, qu'un adolescent en pleine puberté, en pleine croissance, surmené par la préparation de difficiles examens, pauvre par surcroît et sous-alimenté de ce fait, pourra être une proie facile pour la maladie. » ⁵

A qui d'autre mieux qu'au jeune Camus une telle description pourrait-elle s'appliquer ?

¹ *Loc. cit.*, p. 6.

² *Op. cit.*, questions-réponses n° 13, p. 204, et n° 32, p. 206.

³ *L'Envers et l'endroit*, « Entre oui et non », p. 25.

⁴ *Op. cit.*, réponse n° 53, p. 209.

⁵ P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n° 15, 10^e édition, 1972, p. 92.

Le déclenchement de sa tuberculose, lui, est bien connu : on sait ¹ que, pendant l'été précédent, Camus toussait beaucoup et qu'au début de l'hiver il avait craché du sang ; en rentrant d'un match de football, baigné de sueur, il prend froid et doit s'aliter. Déchirure pulmonaire ? On n'en est pas certain. Il n'en reste pas moins que l'atteinte est très sérieuse : en tous cas, beaucoup plus grave que celle de Gide. A nouveau, le texte confié à Viggiani est clair :

«Avez-vous craint ou vous a-t-on dit que vous alliez peut-être mourir ?

«— Je l'ai craint. Et après de très nombreuses hémoptysies je l'ai lu sur le visage du médecin.

«— Avez-vous été hospitalisé ?

«— Oui, pour le traitement (pneumothorax).» ²

L'utilisation du pneumothorax atteste la sévérité des lésions pulmonaires : l'opération consiste à introduire, à l'aide d'une aiguille, de l'air entre les deux feuillets de la plèvre pour mettre le poumon au repos et permettre ainsi la cicatrisation des cavernes. «Pneumothorax» signifie «présence de cavernes» ; et une caverne, si elle n'est pas soignée efficacement, entraîne la mort, d'habitude, dans un délai de dix-huit à vingt-quatre mois.

Malgré les soins qu'il recevra, Camus ne sera jamais guéri : il fera même plusieurs rechutes avec hémoptysies — la plus sévère au début de 1942 — et souffrira presque en permanence des poumons. Aussi est-ce en toute connaissance de cause qu'il emprunte à sa maladie l'image frappante d'une lettre adressée, en octobre 1955, au militant socialiste algérien Aziz Kessous : «Vous me croirez sans peine si je vous dis que j'ai mal à l'Algérie, en ce moment, comme d'autres ont mal aux poumons». ³

Faut-il évoquer ici des causes d'ordre psychologique qui auraient contribué au déclenchement de la tuberculose chez ces deux écrivains ? Les récentes études réalisées par Wittkower et Kissen en Grande-Bretagne nous inciteraient à regarder aussi dans cette direction : par exemple, sur un échantillon type de malades, à peu près deux tiers des patients examinés par Kissen en 1958 et qui avaient eu des troubles de l'émotivité ont développé une tuberculose ; alors que chez ceux qui n'avaient pas eu de tels troubles, seulement un quart ont contracté la maladie. Plus significatif encore : Kissen a trouvé les mêmes proportions chez les patients victimes de rechutes de tuberculose. Il a pu établir que le facteur émotif qui a précipité le déclenchement de la tuberculose était en général «une rupture des liens amoureux» ou une perte des liens af-

¹ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Ed. du Seuil, 1978, p. 55.

² *Op. cit.*, questions-réponses nos 55 et 56, p. 209.

³ Cité par Jean-Marie Borzeix, «Camus maudit et plébiscité», *Les Nouvelles littéraires*, 30 mars 1978, p. 3.

fectifs chez ceux des patients qui ont un gros besoin d'affection.¹

Connaissant la précarité (apparente, il est vrai) du lien affectif qui existait dans son adolescence entre Camus, d'un côté, et sa mère (« impénétrable et silencieuse comme la mer », selon l'excellente expression de Morvan Lebesque²) et sa grand'mère, de l'autre, on pourrait se demander si le « facteur émotionnel » dont parle Kissen ne serait pas applicable à la tuberculose du jeune homme. Par ailleurs, il ne nous semble pas exclu que, chez Gide également — grand nerveux, grand émotif —, l'impossibilité de convaincre Madeleine de l'épouser et le départ pour l'Afrique du Nord aient joué, dans le surrèglement de sa tuberculose, ce rôle de « rupture des liens amoureux ».

*

La réaction des deux écrivains devant la maladie est, au départ, différente, en raison de la sévérité supposée de la tuberculose, de l'écart d'âge et de la personnalité déjà bien assise chez l'un alors qu'elle est encore adolescente chez l'autre.

Gide sait, d'après le diagnostic du médecin de Sousse, que son état est « assez grave »³, et il n'ignore pas qu'en cette fin du XIX^e siècle seul un quart des tuberculeux a une chance d'échapper à la mort. Pourtant il accepte le verdict avec un certain détachement : « Je ne me souviens pas d'en avoir été très affecté ; soit que la mort ne m'effrayât pas beaucoup en ce temps, soit que l'idée de la mort ne se présentât pas à moi de manière urgente et précise, soit enfin que mon état d'abrutissement empêchât les réactions vives ».⁴ A quoi il faut ajouter l'éducation chrétienne qu'il a reçue, et qui tend à dédramatiser la mort.

L'attitude du jeune Camus est tout autre : il est vrai qu'il n'a pas, pour le soutenir dans cette épreuve, de croyance religieuse bien définie. Le traitement de la tuberculose a fait des progrès depuis l'époque de Gide, mais, en 1931, les antibiotiques ne sont toujours pas disponibles : la moitié des tuberculeux est encore condamnée. Cela explique le traumatisme psychologique dont est marqué Camus à l'annonce du diagnostic. Devant la mort, il réagit par la peur et l'horreur : dans un de ses premiers textes, *Intuitions*, écrit en 1932, il fait dire au personnage du fou : « J'ai peur de la mort. Elle m'avougle ».⁵

¹ W. Pagel, *Pulmonary Tuberculosis*, 4th ed., 1964, pp. 238-9. V. aussi D.A. Kissen, *Emotional Factors in Pulmonary Tuberculosis*, 1958, Tavistock Publications, Londres.

² *Op. cit.*, p. 16.

³ II, p. 559 (*Si le grain ne meurt*).

⁴ *Ibid.*

Sa pénible expérience de la tuberculose est relatée en grand détail dans le dernier chapitre de son roman posthume (publié seulement en 1971), *La Mort heureuse* : les critiques ont vu dans ce texte le récit d'une crise fatale de pleurésie ; en réalité, il s'agit plutôt de la phase terminale d'une pleuro-pneumonie ayant pour cause une tuberculose (ou encore une pleurésie tuberculeuse) car, à l'époque, toute pleurésie est d'origine tuberculeuse. Dans ce texte, rédigé entre 1936 et 1938, le personnage de Mersault, qui est sans aucun doute le porte-parole de l'auteur, parle de sa «terreur de la mort» et, plus loin, de sa «peur de mourir». ¹ A peu près à la même époque, dans un passage de *Noces*, qui est une méditation sur la mort, Camus monte même d'un degré dans le choix de son vocabulaire : «toute mon horreur de mourir tient de ma jalousie de vivre». ²

Détachement chez l'un, peur chez l'autre, Gide et Camus se rejoignent cependant dans la manière dont ils résolvent le choc psychologique occasionné par leur confrontation avec la maladie et la mort : pour tous les deux il semble que la seule façon de se battre contre la maladie et, partant, de nier la mort, ce soit de vouer un véritable culte à la vie.

On trouve dans les textes des deux écrivains des expressions d'une similitude bien troublante.

«Et soudain me prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors : vivre ! je veux vivre. Je veux vivre» (*L'Immoraliste*) ³ ; «Depuis ma résurrection, un ardent désir s'était emparé de moi, un forcené désir de vivre» (*Si le grain ne meurt*). ⁴

Et chez Camus : «la furieuse passion de vivre qui fait le sens de mes journées» (*Carnets* ⁵, formule reprise dans *La Mort heureuse* ⁶).

S'agit-il ici d'une coïncidence d'expressions qui veulent traduire une expérience similaire ? Ou s'agit-il d'une réminiscence des lectures que Camus vient de faire de l'œuvre de Gide ? Il est difficile de se prononcer. Camus a découvert Gide en 1929 avec *Les Nourritures terrestres* ; mais cette première rencontre a été sans grand effet sur lui : «Ces invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. A Alger, à seize ans, j'étais

⁵ «Ecrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, 1973, «Souhait», p. 192.

¹ Respectivement pp. 197 et 200.

² «Le Vent à Djémila», p. 64.

³ III, p. 383.

⁴ II, p. 575.

⁵ 15 septembre 1937 (Gallimard, 1962, p. 76).

⁶ P. 125.

saturé de ces richesses ; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis, "Blida, petite rose...", je connaissais, hélas, Blida ! Je rendis le livre à mon oncle et lui dis qu'il m'avait, en effet, intéressé [...]. Le rendez-vous était manqué.»¹

Camus redécouvre Gide pendant sa maladie : «Un matin, je tombai enfin sur les *Traité*s de Gide. Deux jours après, je savais par cœur des passages entiers de *La Tentative amoureuse*».² Ses *Notes de lecture* montrent qu'en avril 1933 il a repris *Les Nourritures terrestres* («Je n'ose plus relire les *Nourritures* pour garder intact le souvenir de l'ivresse et de l'extase qu'elles m'ont procurées») ³ et qu'il a lu *Les Cahiers d'André Walter* et *Les Faux-Monnayeurs*.

Pourquoi *Les Nourritures terrestres* ont-elles si fortement fasciné Camus, et seulement lorsqu'il les lut pour la seconde fois ? C'est qu'entre les deux lectures il a subi l'épreuve de la tuberculose et qu'il va pouvoir s'identifier aux évocations de Gide : il retrouve dans le lyrisme de cet ouvrage le frémissement de la fièvre qu'il a trop bien connu durant sa maladie, et qui continue de l'affecter.

*

Les Nourritures terrestres, rédigées dès 1894, c'est-à-dire pendant la convalescence de Gide, portent la marque de la tuberculose récente de l'auteur : les fièvres (et les brûlures), encore plus les soifs (ainsi que les désirs d'eau ou de fraîcheur), les sueurs, les transpirations, les frissons y forment un réseau d'images particulièrement dense et en jalonnent les pages avec profusion. Dans sa préface à l'édition de 1927, Gide précise que *Les Nourritures terrestres* sont le livre «sinon d'un malade, du moins d'un convalescent, d'un guéri — de quelqu'un qui a été malade».⁴

Or, justement, cet état de fièvre, caractéristique du tuberculeux, explique une partie de l'imagerie des textes de Gide et de Camus qui ont été rédigés pendant les périodes où tous deux sont atteints de tuberculose.

Comme nous le signalions plus haut, Gide souligne, dans son autobiographie, l'importance qu'il attache à la fébrilité : «des symptômes dont il me souvient, il ressort pour moi que chaque soir et chaque matin j'étais pris d'un accès de fièvre».⁵ Camus, lui aussi, évoquant ses souvenirs de *L'Hôpital du quartier pauvre* — celui où il avait été traité —, reste frappé de ce que l'obsession des malades tournât autour de leur température : «L'un n'avait que 38°

¹ *Essais critiques*, «Rencontres avec André Gide», p. 1117.

² *Ibid.*, p. 1118.

³ «Écrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, p. 206.

⁴ *Ibid.*, p. 249.

⁵ *Ibid.*, p. 563 (*Si le grain ne meurt*).

le soir au lieu de 38° 5.»¹

Cette fièvre modérée est en général très bien tolérée par le malade, qui a tendance à la ressentir non pas comme une souffrance, mais comme une expérience nouvelle. On sait aujourd'hui que la montée de cette fièvre provoque chez les malades, sous l'effet du repos forcé qui incline à l'introspection et à la concentration sur le moi, une intensification des sensations aboutissant dans certains cas à une hypersensibilité.

Michel, en effet, dans *L'Immoraliste*, parle de son «hyperesthésie»², et Gide, dans *Le Renoncement au voyage*, à propos de son séjour en Afrique du Nord, note l'importance de ce lien entre la maladie et la sensibilité : «Là-bas, j'eus la chance de tomber malade [...]. Il me semble qu'un organisme débile soit, pour l'accueil des sensations, plus poreux, plus transparent, plus tendre, d'une réceptivité plus parfaite».³ On retrouve plusieurs fois dans *Les Nourritures terrestres* ce même type de notation, qu'elle soit associée à la maladie («J'étais malade [...], mon corps [...] devenait poreux comme un sucre») ⁴ ou plus directement à la fièvre («Cinq heures. — Réveils en sueur ; cœur battant ; tête légère ; disponibilité de la chair ; chair poreuse et que semble envahir trop délicieusement chaque chose») ⁵, sans oublier *Si le grain ne meurt* : «Je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes *Nourritures*».⁶

Et n'est-il pas significatif que Camus, également, associe l'idée de fiébrilité à celle de porosité, au cours d'une réflexion sur la valeur des voyages recueillie dans ses *Carnets* de 1936 : «Nous sommes fébriles, mais poreux»⁷ ?

En règle générale, tous les sens participent à cette hyperesthésie : cela permet à Gide de se décrire comme un «rendez-vous de sensations»⁸ ou de remarquer : «sons, parfums, couleurs, profusément en moi s'épousaient»⁹, «une symphonie merveilleuse se forme et s'organise en moi des sensations inécoutées»¹⁰ ; personnages fiévreux, le Michel de *L'Immoraliste* («je sen-

¹ «Écrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, p. 243 (texte de 1933).

² III, p. 401.

³ *Œuvres complètes*, t. IV, p. 301.

⁴ III, p. 179.

⁵ III, p. 221.

⁶ II, p. 575.

⁷ *Loc. cit.*, p. 26.

⁸ III, p. 226 (*Les Nourritures terrestres*).

⁹ II, p. 570 (*Si le grain ne meurt*).

¹⁰ III, p. 231 (*Les Nourritures terrestres*) ; significatif, mais vraisemblablement écrit

tais extraordinairement») ¹, tout comme le Mersault de *La Mort heureuse* («Des poussées de pleurésie l'enfermèrent et le tinrent un mois à la chambre. [...] Jamais printemps ne l'avait trouvé si sensible») ², font chorus. Mais c'est la vue, et en particulier la perception des couleurs, qui paraît privilégiée : à cela il y a plusieurs raisons : la difficulté pour un écrivain de transcrire par des mots les perceptions non-visuelles et, pour un grand nombre de lecteurs, d'appréhender concrètement les images ainsi transmises, mais surtout le phénomène de photophobie qui, chez le malade fiévreux, favorise les perceptions visuelles.

Le processus qui nous intéresse est, en trois étapes, le suivant : fièvre initiale — exacerbation sensorielle — perception des couleurs.

L'exacerbation sensorielle apparaît abondamment, aussi bien chez Gide que chez Camus, sous la forme du leitmotiv de l'«exaltation» : ce terme (ou ses dérivés) surgit six fois dans la première partie de *L'Immoraliste* ³ et cinq fois dans *Les Nourritures terrestres* ⁴ ainsi que dans le dernier chapitre de *La Mort heureuse*. ⁵ Quant au phénomène de photophobie, il existe déjà lorsque les couleurs perçues présentent une dominante rouge et il devient manifeste quand, une poussée de fièvre aidant, les couleurs ne sont plus senties comme telles mais remplacées par une perception — en général douloureuse — de la lumière brute.

Aussi a-t-on, dans les textes des deux écrivains, trois sortes de tonalités : — une dominante rouge, violente, tournant à l'or, qui parcourt de nom-

en 1895, à la suite du second voyage de Gide en Afrique du Nord.

¹ III, p. 392.

² *Loc. cit.*, p. 190.

³ III, pp. 390 («cette sorte d'odeur légère inconnue qui me semblait entrer en moi par plusieurs sens et m'exaltait»), 391 («exaltation des sens et de la chair»), 395 («l'exaltation de mon esprit et de mes sens»), 400 («jamais ma volonté n'avait été plus exaltée»), 403 («Mes rapports avec Marceline [...], quoique plus exaltés de jour en jour») et 407 («pour ne m'exalter plus que sur des signes»).

⁴ III, pp. 175 («la simple exaltation de la LUMIÈRE»), 177 («Extraordinaire ivresse des crépuscules d'été sur les places, quand il fait encore très clair et que pourtant on n'a plus d'ombres. Exaltation très spéciale»), 185 («la ferveur de ma fièvre sous l'exaltation du soleil»), 238 («quelle extase assez exaltée»), 240 («Mon esprit, vous vous êtes extraordinairement exalté») ; le terme apparaît également, dans un contexte différent, à la p. 207.

⁵ *Loc. cit.*, pp. 192 («cette silencieuse exaltation»), 193 («une exaltation le prenait» et «une exaltation lucide et passionnée»), 201 («l'exaltation qui avait saisi Zagreus» et «La fièvre l'y aidait et avec elle cette certitude exaltante») ; également, mais sans la même connotation, p. 200.

breux passages des *Nourritures terrestres*¹ (alors qu'elle est à peu près inexistante dans les œuvres précédentes) et surtout de *La Mort heureuse*², lorsque ces textes sont rattachés à la fièvre, quelle que soit l'heure de la journée ;

— par contraste, des tonalités tendres (des pastels d'une exquise délicatesse) tout en finesse et demi-teintes, elles aussi réparties sur l'ensemble de la journée, mais dénotant un apaisement de la fièvre³ ;

— des couleurs éclatantes qui tendent vers le blanc⁴, en rapport avec des expressions traduisant le phénomène de photophobie, lorsque commence à monter la fièvre du soir, et absentes des descriptions matinales.

Si la température du corps s'élève anormalement, le malade perçoit alors des déformations ou des distorsions qui peuvent conduire à des hallucinations. c'est le cas du héros de *La Mort heureuse* au cours de sa nuit d'agonie : «Des images venaient. De grands animaux fantastiques qui hochaient la tête au-dessus de paysages désertiques. Mersault les écarta doucement au fond de sa fièvre»⁵ ; au matin, quelques instants avant la fin du malade, le soleil se lève «d'un bond» et le héros perçoit de «grandes taches bondissantes».⁶

¹ Au milieu d'un grand nombre de ces notations colorées, v. surtout pp. 175, 176, 179, 181, 199.

² *Loc. cit.*, pp. 199 («de grands nuages rouges [...], une âme rouge [...] au fond de sa fièvre») et 202-3 («Dans les coups de son sang fiévreux [...], la terre se couvrit d'or [...]. La mer se couvrit de ce jus doré [...], rutilante») ; mais aussi pp. 100, 115 (deux occurrences) et 168.

³ III, *Les Nourritures terrestres*, avec plusieurs images de brumes (par exemple, p. 161 : «délicieuse est la brume»), toute l'imagerie du Livre VII qui mélange probablement les expériences de deux voyages en Afrique du Nord (cf. *supra* note 10) et notamment pp. 236 («Rues de ce village de terre, roses au jour»), 238 («J'ai vu [...] les monts d'Amar Khadou devenir roses»), 239 («Le sable se veloute délicatement dans l'ombre [...] et paraît de cendre au matin») ; *L'Immoraliste*, pp. 387 («l'eau lourde est couleur de la terre, couleur d'argile rose ou grise») et 391 («une argile rosâtre ou gris tendre») ; II, *Si le grain ne meurt*, pp. 556 («la montagne, d'heure en heure plus rose»), 558 («Jamais l'air du matin ne me parut plus délectable qu'après cette nuit enfiévrée. Les murs blancs des maisons de Zaghoun qui, la veille au soir, répondaient en bleu au ciel rose, sur l'azur le plus tendre de l'aube prenaient des tons d'hortensia»), 570 («Une légère brume azurée»).

⁴ III, *Les Nourritures terrestres*, pp. 161 («l'extraordinaire éclat du jour»), 199 («le jour trop lumineux»), 221 («murs blancs comme le métal»), 226 («l'éclat de ce soleil»), 237 («l'éblouissement dernier du soleil») ; *L'Immoraliste*, p. 468 («la surabondante lumière fatigue son regard») ; et, *loc. cit.*, *La Mort heureuse*, pp. 108 («les jeux un peu oppressants de l'ombre et de la lumière»), 121 («laissa les couleurs hurler pour lui»), 185 («le ciel quoique pur était un peu oppressant»), 203 («le ciel et la mer s'éclaboussaient de lumières bleues et jaunes, par grandes taches bondissantes»).

⁵ *Loc. cit.*, p. 199.

⁶ *Ibid.*, p. 203.

*

Nous venons de voir que les effets de la tuberculose sur Gide et Camus sont loin d'être négligeables. Encore faudrait-il évoquer la délicate question (qui nous mènerait bien loin de notre sujet) de l'influence de la tuberculose sur la libido et la sexualité du malade... Sans vouloir réduire toute leur œuvre au dénominateur commun de la maladie — nous n'avons utilisé, pour notre analyse, que des textes contemporains de leur tuberculose ou qui y font directement référence —, il y a trop de similitudes entre les deux écrivains pour passer sous silence un facteur si important. Important parce qu'il a laissé une marque profonde aussi bien dans la chair, la personnalité et la sensibilité des écrivains que dans la réalisation esthétique de leurs œuvres littéraires.¹

¹ Nous tenons à remercier ici les spécialistes de la tuberculose qui ont bien voulu nous apporter, au cours de notre étude, d'utiles renseignements sur la maladie proprement dite et sur la psychologie des tuberculeux : à Bordeaux, le professeur Tessier, de l'Hôpital Xavier-Arnoz ; à Paris, le docteur Papillon, de l'Hôpital Laënnec ; à Auckland, le docteur Ryan, du Green Lane Hospital.